

Enjeux, portée et limites d'une littérature critique de la mondialisation : l'exemple de Jean-Charles Massera

PASCAL MOUGIN

Jean-Charles Massera est l'auteur, entre autres, de *France, guide de l'utilisateur* (P.O.L., 1998), d'*United Emmerdements of New Order, précédé de United problems of Coût de la Main-d'Œuvre* (POL, 2002), de *A cauchemard is born* (Verticales, 2007), de *We are la France* (pièce de théâtre non publiée, 2009), de *We are l'Europe* (Verticales, 2009), et de *Tunnel of mondialisation* (Verticales, 2011). Ces titres le montrent : Massera se saisit du problème des interférences du global et du local dans sa plus grande amplitude, à savoir non seulement à travers la question du travail, comme un certain nombre d'auteurs aujourd'hui¹, mais en envisageant plus largement le retentissement du néocapitalisme dans tous les domaines de l'expérience contemporaine, du professionnel à l'intime, du rapport au monde au rapport à soi. Si bien que l'opposition local / global déborde chez lui la problématique géographique de l'organisation économique et culturelle planétaire, pour renvoyer plus largement à

1. Plusieurs études récentes cartographient le phénomène. Voir en particulier : Wolfgang, ASHOLT, « Un nouveau savoir politique et social du roman contemporain ? », *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 6, « Fiction et démocratie », 2013 ; Sonya FLOREY, *L'Engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Lille, P.U. du Septentrion, 2013 ; Dominique VIART, « Écrire le travail. Vers une sociologisation du roman contemporain ? », dans Dominique VIART et Gianfranco RUBINO (dir.), *Écrire le présent*, Armand Colin, 2012, p. 135-155.

l'opposition entre subjectivité individuelle – le local par excellence – et réalité objective – le global.

Massera est parallèlement l'un des auteurs français qui, par ses partis pris radicaux et sa réflexion esthétique, cherchent le plus à déterritorialiser la littérature – il serait à rapprocher d'un Olivier Cadiot, d'un Patrick Bouvet, d'un Jérôme Game ou encore d'Emmanuelle Pireyre, en affirmant par exemple que « tous les procédés « littéraires » [qu'il] emploie sont légitimés par des questions extra-littéraires »², en refusant toute affiliation à une quelconque tradition littéraire ou à un genre hérité – « It's too late, dit-il, to say littérature »³ –, et même en renonçant à toute prédilection de principe pour le livre, puisqu'il diversifie de plus en plus ses supports – théâtre, chanson, forums Internet, panneaux d'affichage, entre autres⁴ – tandis que sa démarche passe essentiellement par le montage et l'hybridation des parlures extralittéraires.

Si, comme on le verra, la puissance satirique de Massera est incontestable⁵, autant que les vertus hilarantes de ses textes, il apparaît aussi que cette tentative de déterritorialisation esthétique n'est pas sans affinité avec une sorte d'hyperlibéralisme culturel lié à la déterritorialisation plus générale des pratiques humaines : d'où, finalement, le caractère équivoque de sa critique de la globalisation. Massera donne l'occasion d'une réflexion plus large, plus pessimiste aussi, sur l'ambivalence constitutive, aujourd'hui, de toute littérature critique de la mondialisation, littérature qui, parce qu'elle se trouve contrainte de travailler à l'intérieur même de son objet – tout contre lui, autrement dit avec lui –,

2. « L'intime entre dans le prévisionnel », entretien avec Nicolas BOURRIAUD *et al.*, *Perpendiculaire*, n° 10, été 1998, p. 21.
3. « It's too late to say littérature : aujourd'hui recherche formes désespérément », *Revue Ah !*, n° 10, 2010, sous la direction de Jean-Charles MASSERA, Eric ARLIX, Patrick BOUVET *et al.*
4. « Rêve d'une écriture dont le livre ne serait plus qu'un des supports possibles. » (« It's too late... », art. cit., p. 34) ; « penser en termes de supports élargis d'écriture [...] : panneaux, films, photos, affiches, cristaux liquides, mails, chat, sms, annonces par haut-parleurs, etc. » (*ibid.*, p. 37).
5. L'analyse de la dimension satirique des textes de Massera proposée ici fait suite à deux de mes études antérieures sur le même auteur : « Jean-Charles Massera : une esthétique du "faire avec" », dans Jean BESSIÈRE et Judit MAAR (dir.), *Littérature, fiction, témoignage, vérité*, L'Harmattan, 2005, p. 213-222 ; « France guide de l'utilisateur de Jean-Charles Massera : en finir avec le mythe ? », dans *La France des écrivains. Éclats d'un mythe (1945-2005)*, Marie-Odile ANDRÉ, Marc DAMBRE et Michel P. SCHMITT (dir.), Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2011, p. 247-256. Voir aussi Sonya FLOREY, *L'Engagement littéraire à l'ère néolibérale*, *op. cit.*, p. 154-156.

voit ses stratégies de résistance se muer en stratégies d'ajustement et de mimétisme, et court le risque, dès lors, d'être soluble dans l'objet même qu'elle se donne.

L'intention satirique

Les textes de Massera récapitulent à leur manière tous les phénomènes d'hétéronomie du local, à savoir le fait que toute entité locale (un lieu, un sujet, une organisation, etc.) relève de déterminations exogènes, à la faveur d'un phénomène aujourd'hui bien décrit par les sciences sociales⁶, à savoir l'économicisation et la marchandisation de tous les domaines de l'activité humaine : production, services, politique, éducation, santé, culture, loisirs, bien-être – soit encore, pour citer ces énoncés qui parlent de plus en plus à notre place, ma pause gourmande, mon escapade en forêt, mon forfait week-end ou mon contrat minceur... Le discours du marché colonise les imaginaires, configure les flux d'affects et de désirs. Or ces déterminations sont peu perceptibles, parce qu'il ne s'agit plus de contraintes de proximité imposées par un pouvoir spécifique à l'intérieur d'un ensemble circonscrit, mais d'injonctions le plus souvent séduisantes, produites par un système global et sans contours, beaucoup plus difficile à localiser et à décrire ; des injonctions qui sont vécues comme une fatalité et qui sont en plus verrouillées par des logiques de dépendance qui font que nous sommes tous les premiers contributeurs de la situation, même si nous la déplorons⁷.

Massera s'intéresse donc aux formes d'incidence sournoises et problématiques du global sur le local. Il emprunte pour cela des bribes de discours à chacun des paradigmes – les phraséologies dominantes, vecteur des injonctions globales d'un côté, la parole quotidienne, expression des expériences singulières de l'autre – et met l'ensemble en court-circuit. Sa démarche, à la différence d'autres auteurs qui se po-

6. Voir par exemple, pour un panorama de la question, l'ensemble des références réunies par Sonya Florey dans son étude, *op. cit.*, p. 87-89.

7. Moi-même par exemple, pour venir à Porto évoquer ces problèmes, n'ai-je pas voyagé à bord d'une compagnie *low cost* pour un prix anormalement bas, offrant ma quote-part à un modèle économique prédateur et contribuant, à mon infime mesure, à l'aggravation des problèmes en question dans le grand tout systémique ?

sent volontiers en nouveau Klemperer des novlangues actuelles⁸, relève de l'immersion, à savoir qu'il évite toute énonciation surplombante et toute posture d'autorité qui décrypterait pour nous le caractère insidieux des parlures environnantes, mais que, beaucoup plus efficacement à mon sens, il nous plonge directement dans un patchwork polyphonique, dont, à la limite, il n'a pas écrit une seule ligne : ce que nous lisons chez lui, c'est une succession de fragments de discours venus d'ailleurs et parfaitement reconnaissables, recopiés et plus ou moins transformés. Du côté du global : textes juridiques et administratifs (conventions internationales, lois, codes de procédures, procès-verbaux, décisions de justice, règlements, ordonnances, arrêtés), documents économiques et commerciaux (programmes touristiques, données chiffrées, rapports d'experts), textes journalistiques (dépêches d'agence, entrefilets, reportages, analyses, portraits). Et du côté du local : lettres de particuliers, expressions du coin de la rue, transcriptions d'entretiens qui semblent sortis tout droit de *La Misère du monde*.

Une farcissure donc, des textes en régime de citation permanente de la totalité du « discours social » comme dit Marc Angenot⁹, où l'hétérogénéité énonciative est maximale. Massera radicalise le dialogisme bakhtinien, le collage surréaliste, les pratiques situationnistes de détournement et de réappropriation¹⁰, le cut-up de Burroughs et des avant-gardes littéraires des années 70-80¹¹ ou des procédés plus récents comme le *sampling* et les boucles.

Il s'agit pour lui de « faire avec » les discours dominants et les modes de représentation institués, de visiter de l'intérieur les discours préconstruits pour en faire l'expérience objectivante et démystificatrice, rendre opaque leur transparence habituelle, « remonter la chaîne des signes qui nous relie à ce que nous percevons de l'Histoire »¹², utiliser ce qui nous instrumente, autrement dit « bricoler », « ruser » avec ce

8. On songe, par exemple, à Franck MAGLOIRE, *Ouvrière*, La Tour d'Aigues, éd. de l'Aubre, 2002, ou encore à François BON, *Daewoo*, Paris, Fayard, 2004.

9. Voir par exemple Marc ANGENOT, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », in *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, PU Lille, 1992, p.5.

10. Guy-Ernest DEBORD, Gil J. WOLMAN, « Mode d'emploi du détournement », *Les Lèvres nues*, n° 8, mai 1956.

11. Voir par exemple : Denis ROCHE, *Le Mérit* (Seuil, 1972) ; Christien PRIGENT, *Powder/Powder* (Christian Bourgois, 1977), *Voilà les Sexes* (Luncheon-Ascot, 1981), *Commentement* (POL, 1989).

12. *Amour, gloire et CAC 40*, p. 85-86.

qui régit notre imaginaire et nos pratiques, développer sa « manière de faire », pour parler comme Michel de Certeau que Massera cite souvent¹³.

À titre d'aperçu de ce patchwork polyphonique, voici le début de la quatrième de couverture de *France guide de l'utilisateur*, rédigée par l'auteur lui-même :

Vous êtes ou vous allez être en possession de *France guide de l'utilisateur*. Choisir une nouvelle attitude, c'est toujours une fête ! Mais dans l'euphorie du moment, mieux vaut garder la tête froide : votre future attitude doit bien sûr vous plaire, mais également correspondre aux suites de notre entretien en date du 14 février 1998.

Outre les possibilités de découverte des frères Marrou, présentés en situation dans de vrais hameaux, entièrement en bois et habités avec des animaux jusqu'en 1976, *France guide de l'utilisateur* offre des conseils particulièrement adaptés quand je pense que je serai plus là en septembre ou quand je viens chercher ma feuille de route et que je sais pas si je dois m'asseoir ou rester debout, le temps qu'elle finisse avec Monsieur Gérard.

Notre objectif : non seulement éviter l'encastrement des personnalités dans une structure économique où la convivialité est débitée en fin de mois, mais aussi veiller à ce que les 1730,50 F à régler avant le 12/10/98 ne se traduisent pas par une baisse significative du nombre de fois où Tatiana a pas trop envie ce soir.

France guide de l'utilisateur est bien une variation sur l'hétéronomie du local : la France évoquée par Massera n'est plus un pays « autonome » mais un produit disponible dans le cadre d'un marché global qui propose une offre d'autres « pays utilisables » possibles, comme on vous propose des fours à micro-onde ou des téléphones portables. La métaphore se précise au fil des pages : la France n'est rien d'autre qu'un des pays « utilisés sur Union européenne » (p. 31) – on songe alors à un jeu vidéo (un jeu de civilisation en l'occurrence) utilisable sur telle ou telle console (« Union Européenne » comme Nitendo, Wii ou PC) ; le concepteur n'est pas nommé – c'est l'invisible système global –, tandis que tout un chacun est l'utilisateur potentiel, au même titre que les investisseurs et les voyageurs du monde entier, auxquels la France doit s'adapter en optimisant ses infrastructures. Car l'implantation écono-

13. Michel de CERTEAU, *L'Invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Gallimard, « Folio Essais », 1990.

mique et le tourisme, mondialisation oblige, sont les maîtres mots de cette France devenue « supraconductrice » (p. 32) grâce à son maillage autoroutier à peu près complet, sa couverture par les réseaux de téléphonie mobile assurée « d'ici cinq ans » (le texte date de 1998), la valorisation de son patrimoine régional, du pittoresque de ses campagnes, de l'excellence des produits du terroir. La France présentera alors le « degré maximum d'authenticité autorisée » – calculé sur le modèle du taux légal d'alcoolémie :

Le degré d'authenticité maximum autorisé est de 0,8g/m². [...] La quantité d'authenticité absorbée en visitant les habitations de nos ancêtres ainsi que les traces de leur outillage, de leur industrie, de leur art et de leur culte, se calcule de la manière suivante : superficie du département x % de ce qu'il y a voir x nombre de pierres d'origine de ce qu'il y a à voir. [...]. (p. 16-17)

Massera pointe ici des évolutions bien connues, celles des territoires qui, concurrence internationale et lois de décentralisation aidant, se convertissent peu à peu en écomusées d'eux-mêmes et parcs à thème autoréférentiels. L'hétéronomie transforme le local en image de lui-même : voir ces ronds-points paysagés avec vielle charrue ou vraie fausse maison de vigne, ces aires d'autoroutes pour moment de détente et immersion culturelle, ces lotissements pavillonnaires conçus sur des standards maximalistes mais déclinés localement à coup de citations régionalistes (« l'aspect alpage », p. 33).

Parallèlement, cette France devenue commode à « utiliser » est aussi la France de l'intérim, du durcissement des conditions de travail, du chômage et des délocalisations même « [s'il y en a] qui pensent que sans l'arrivée de Jean-Luc Carroué, la boîte aurait été rachetée par des Japonais » (p. 10).

Avec *United problems of coût de la main d'œuvre* (2002), Massera revient sur la discordance entre les logiques économiques globales et les expériences locales qu'elles conditionnent au quotidien, à travers une conversation à deux voix en situation de dissonance maximale : celle de l'expert économique et celle d'un ami « de la belle-sœur à Christian ». La conversation tourne bien sûr au dialogue de sourd, mais, de manière encore plus hilarante et efficace, les deux voix s'hybrident l'une l'autre,

la phraséologie panéconomiste et les énoncés du quotidien s'imbriquant d'une manière folle :

Malgré la crise, depuis qu'leur boîte a été rachetée par les Anglais, ceux [du troisième] bénéficient d'une conjoncture extrêmement résistante : une croissance de tout un tas d'choses que tu peux pas t'payer avec 6000 balles par mois toujours très soutenue, des millions d'emplois créés dans certains pays où tu t'rends compte qu'on n'est pas si mal quand on r'garde c'qui s'passe dans d'autres pays... Y a-t-il là un nouveau modèle dont on puisse s'inspirer pour ranimer la croissance et surtout, diminuer les chances de voir mon mari sauter en septembre ? (p. 15)

Enchaînant sur *United problems, United Emmerdements of New Order* propose huit petites fictions délirantes en rapport avec les flux démultipliés des biens, des capitaux et des personnes à la surface du monde : des touristes français bloqués en Suisse et indignement réduits à la condition d'émigrés, un Européen en voyage organisé au Sénégal, les mésaventures de généreux paroissiens portant secours aux Palestiniens dans les territoires occupés, une jeune réfugiée Kosovar accueillie comme jeune fille au pair dans une famille française, des licenciements pour cause de « non-épilation » chez « Fiat Telecom Polski », entre autres. Au total, une mosaïque d'événements loufoques et saugrenus, mais transposés de situations réelles ou plausibles, et donc jamais totalement absurdes, qui disent l'aberration d'un système globalisé multipliant les interférences et les relations de dépendance d'un endroit à l'autre du monde, le plus souvent sur le mode du court-circuit généralisé. Voici quelques passages, sans doute difficiles à comprendre comme citations isolées, mais parfaitement clairs pour le lecteur qui prend le texte du début :

Est considérée comme femme peuhle [nous sommes au Sénégal], toute femme découverte en véhicule tout-terrain qui s'est engagée à s'enfoncer jusqu'à la taille à quelques centaines de mètres de l'océan et à arracher les croûtes de sel déposées sur le fond du lac, moyennant rémunération. Retour à l'hôtel. (p. 92)

La p'tite Kosovare qui ne peut être tenue de faire la poussière dans les coins, le repassage, les courses pour sam'di et des coquillettes pour Léonie qui doit manger avant d'aller à la musique que pour 18 mois au maximum est responsable des dommages causés intentionnellement ou par négligence aux rideaux qu'i faut jamais essorer. (p. 120)

Tout document comportant des obligations de s'épiler pour les salariées [de Fiat Telecom Polski] en petit ensemble rouge faisant valoir leurs formes généreuses, leurs grosses poitrines et leurs jambes poilues ou des dispositions dont la connaissance est nécessaire à celle-ci pour l'exécution de leur travail à l'accueil doit être rédigé en polonais. Il peut être accompagné de traductions en une ou plusieurs langues étrangères. (p. 138-139)

Enfin, pour ne commenter que lui, le titre *We are la France*, 2009 (variation sur *We are the world*, tube caritatif tiroir-caisse écrit par Michael Jackson en 1985), est emblématique de cette satire de l'hétéronomie du local, puisque la formule est en elle-même une contradiction : l'affirmation nationale est parlée par la langue de l'autre, et pas n'importe quelle langue, un globish sans frontière auquel – on s'en sera aperçu – Massera puise abondamment.

Poisson soluble ?

Les vertus satiriques de cette écriture sont indéniables. Massera satisfait au cahier des charges recommandé en la circonstance : la littérature éclaire les angles morts du réel – ceux du néolibéralisme en l'occurrence –, problématise le langage et dévoile l'impensé, l'implicite ou l'intenable des discours hégémoniques ; elle réinscrit le global (l'économique) dans le local (la vie des individus) et redonne une visibilité au particulier en témoignant des expériences subjectives véritables, voire en donnant au lecteur l'occasion d'une expérience similaire. Le respect de ce cahier des charges reste aujourd'hui encore, pour la critique littéraire¹⁴, un des tout premiers critères légitimants, un critère qu'on pourrait appeler, après Chlovski, Angenot et beaucoup d'autres, le critère de la *défamiliarisation*, autrement dit le fait de faire mieux voir en produisant l'étrangeté.

Il faut pourtant s'interroger sur la portée réelle des procédés de défamiliarisation : leur portée ne se limite-elle pas aux lecteurs qui en sont déjà familiers, autrement dit un public déjà convaincu et qu'il

14. L'étude de Sonya Florey récapitule bien les attentes que suscite aujourd'hui, dans le monde universitaire, toute littérature « critique » du monde contemporain (*op. cit.*, voir en particulier p. 53, p. 113).

n'est pas nécessaire de convaincre davantage, mais qui aspire simplement à être rassuré par l'expérience esthétique des certitudes partagées. Et malgré l'universalisme que, en bons kantien, nous postulons tous à nos jugements de goût, les conditions actuelles d'universalisation objective de l'expérience esthétique, et donc, en l'occurrence, les conditions de possibilité de l'efficacité d'une littérature critique au-delà des lecteurs qui sont d'emblée acquis à sa cause, paraissent plus ténues que jamais.

Les raisons du phénomène sont historiques et tiennent, précisément, au contexte mondialisé d'aujourd'hui. Elles sont par exemple analysées, dès 1991, sous la plume de Fredric Jameson dans son essai sur *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*¹⁵, où Jameson explique que « la vocation de l'art à re-stimuler la perception, à reconquérir une fraîcheur d'expérience sur la torpeur habituée et réifiée de la vie quotidienne dans ce monde déchu » (p. 190) relève du passé moderniste. « J'estime, poursuit Jameson, pour nombre de raisons, que cette remarquable esthétique [de la défamiliarisation] est aujourd'hui dépourvue de toute signification et qu'il faut l'admirer comme l'une des réalisations historiques les plus intenses du passé culturel », mais que dans notre monde actuel « l'Utopie d'un renouveau de la perception n'a nulle part où aller. Pour dire les choses crûment et succinctement, on ne voit pas clairement pourquoi, dans un environnement de purs simulacres et images publicitaires, nous pourrions encore vouloir aiguïser et renouveler notre perception de ces choses. » (p. 191). Ironie et défamiliarisation ne sont que d'anciens termes modernistes hérités d'un temps où la culture bénéficiait d'un régime de semi-autonomie, régime qui lui permettait une « mise en accusation contestatrice [du monde] par la satire critique ou la souffrance utopique » (p. 96), alors que l'époque actuelle est marquée par une « expansion prodigieuse de la culture à travers le domaine social, au point qu'on pourrait dire que tout dans notre vie sociale – depuis la valeur économique et le pouvoir étatique jusqu'aux expériences et jusqu'à la structure même du psychisme – est devenu « culturel » dans un sens original et non encore théorisé. » (p. 96). Or dans un système devenu global, aucune position d'extériorité n'est susceptible de garan-

15. Fredric JAMESON, *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif* [1991], trad. Florence Nevrotly, Paris, éd. des Beaux-arts de Paris, 2007.

tir la possibilité d'un levier critique véritablement efficace : « la prodigieuse expansion du capitalisme multinational a fini par pénétrer et coloniser jusqu'à ces enclaves précapitalistes [...] qui offraient des points d'appui extra-territoriaux et archimédiens à une effectivité critique », si bien que « tant la résistance et la guérilla culturelles [...] que les interventions ouvertement politiques [...] sont toutes subtilement désarmées et réabsorbées par un système dont elles [font] elles-mêmes partie puisqu'elles ne peuvent plus garder aucune distance avec lui » (p. 97).

Tout projet satirique restera donc lettre morte, à une époque où les « expressions ouvertes de contestations politique et sociale, qui dépassent [aujourd'hui] tout ce qu'on aurait pu imaginer aux moments les plus extrêmes du haut modernisme, [...] ne scandalisent plus personne et sont non seulement reçues avec la plus grande complaisance mais se sont [elles]-mêmes institutionnalisés et se retrouvent jouer à l'unisson de la culture publique officielle de la société occidentale » (p. 37). Conclusion de Jameson : « la production artistique brandie comme modèle utopique d'une vie sociale alternative est elle-même un livre clos » (p. 222).

J'ajouterais que la satire est non seulement vouée à être récupérée a posteriori par le système global, mais qu'elle est même anticipée voire prescrite par celui-ci à titre de rôle nécessaire, comme l'était jadis le bouffon du roi. Or le bouffon du roi n'a jamais inquiété la monarchie, bien au contraire, de même que toutes les pratiques carnavalesques, on le sait, visent dialectiquement à pérenniser les structures en place et non à les subvertir. On peut aujourd'hui publier un excellent roman sur la violence des conditions de travail chez France Télécom (pensons au *Retour aux mots sauvages* de Thierry Beinstingel¹⁶), chez un éditeur, Fayard, qui est une filiale du groupe Hachette, lequel appartient du groupe Lagardère, lequel Lagardère (Arnaud) fut plusieurs années (2003-2008) administrateur... de France Télécom. C'est ce qu'on pourrait appeler l'effet *Télé gauchiste*, ce film sympathique de 2012 sur une expérience de télévision alternative, qui brocardait féroce une grande chaîne de télévision populaire, commerciale et démagogue, film financé par... TF1¹⁷. « Critiquez-moi » dit l'Empire, « démystifiez-moi,

16. Thierry BEINSTINGEL, *Retour aux mots sauvages*, Paris, Fayard, 2010.

17. *Télé gauchiste*, film français réalisé par Michel Leclerc, 2012.

déconstruisez-moi, défamiliarisez-moi, vous servirez toujours mes intérêts et renforcerez mon hégémonie ».

La disparition de la position d'extériorité de l'écrivain et de l'artiste évoquée par Jameson n'est pas une abstraction pure mais un phénomène observable très concrètement d'un point de vue social. Depuis l'époque romantique, cette extériorité était constitutive de la figure de l'écrivain et le l'artiste, elle allait du retrait aristocratique à la marginalité bohème de l'artiste maudit, « suicidé de la société », et permettait de penser l'activité créatrice comme la forme du travail non aliéné par excellence – c'est l'analyse de Marx –, donc de penser l'art et la littérature modernes à la fois en termes d'autonomie, voire d'absolu charismatique, et comme des activités fondamentalement critiques du capitalisme ancienne manière – telles étaient les analyses d'Adorno et de l'École de Francfort ou plus récemment celles de Daniel Bell¹⁸. Ce n'est plus le cas aujourd'hui : les travaux du sociologue Bernard Lahire sur la condition des écrivains¹⁹ et ceux de l'économiste Pierre-Michel Menger sur les artistes en général²⁰ montrent combien la situation des uns et des autres est emblématique de l'organisation socio-économique dans son ensemble, au point d'être devenue un modèle pour tous les domaines d'activité du capitalisme post-fordiste : ce modèle est celui de l'auto-entrepreneur, travailleur solitaire, créatif, hypermobile et ultra-concurrentiel, tels qu'on en attend dans les domaines les plus en pointe de l'économie actuelle. Le capitalisme mondialisé, tandis qu'il récupérait à son profit la critique artiste qui lui était adressée²¹ et court-circuitait dès lors en grande part l'ambition critique de l'art, fait de l'artiste sa référence là où le capitalisme plus ancien le bannissait. Massera n'échappe pas à ce nouveau modèle socioéconomique : comme auteur aspirant à vivre de son travail, il dépend objectivement d'un système électrisé, impitoyablement sélectif, impliquant candidatures et

18. Daniel BELL, *Les Contradictions culturelles du capitalisme* [1976], trad. Paris, PUF, 1979.

Pour Bell, qui s'appuie sur Max Weber, l'artiste est l'incarnation la plus aboutie de la subjectivation individualiste, expressive et antirationaliste, et constitue donc une menace objective pour le capitalisme qui a besoin, au contraire, de l'individualisme puritain de l'entrepreneur.

19. Bernard LAHIRE, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006.

20. Pierre-Michel MENGER, *Portrait de l'artiste en travailleur*, Paris, Le Seuil, coll. « La République des idées », 2002.

21. Voir Luc BOLTANSKI et Ève CHIAPELLO, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1999.

démarchages de tous les instants, et fonctionnant sur projets ponctuels (bourses, accueils en résidence, invitations diverses), hors structure pérenne – système dans lequel, en travailleur nomade promoteur de lui-même, il vend quasi au jour le jour sa force de travail créatif en y engageant la totalité de sa personne.

Faut-il dès lors s'étonner de voir l'auteur de *Tunnel of mondialisation* défendre une esthétique de la phase complète avec son temps ? Massera recherche une forme aussi mobile, flexible, multiple et réactive que l'est l'expérience du monde contemporain²², refusant par exemple le récit long au nom de l'accélération des rythmes d'aujourd'hui :

[...] le récit long [...] n'est plus du tout le format qui correspond à nos expériences de vie, à nos modes d'être, aux situations et à l'espace dans lesquels nous passons des temps de plus en plus courts... Les projets professionnels pour l'année voire les mois à venir, les projets pour le week-end, les plans affectifs à court terme... La durée de vie des fictions économiques, politiques, sociales et culturelles [...] qui régulent nos existences [...] est de plus en plus courte. La rotation de l'offre et de la pulsion consommatrice suppose des engagements de courte durée [...]. S'engager (être engagé) sur des « projets » précis ou pour un CDD suppose une adhérence intense mais courte. [...] La mobilité comme condition d'être au monde et à l'autre.²³

On l'aura compris : la technique d'immersion polyphonique et l'esthétique du « faire avec » est une technique du « faire comme », une posture d'ajustement maximal – donc potentiellement d'adhésion – à son objet : « La critique ne sert plus à rien. [...] La question est plutôt de savoir comment se construire dans cette société, cette histoire qui est la nôtre. Mais c'est autrement plus difficile que d'expliquer que la société de consommation, c'est le mal. »²⁴.

Massera s'inscrit là dans une évolution générale de l'art et de la littérature, où les démarches critiques, quand elle ont abandonné tout engagement subversif faute d'utopie ou d'espoir révolutionnaire, sont marquées d'une ambivalence : les stratégies de résistance sont aussi des

22. « De nouvelles expériences, de nouvelles réalités, de nouvelles questions supposent de nouvelles formes », « It's too late... », *op. cit.*, p. 32.

23. « It's too late... », *op. cit.*, p. 31.

24. « A cauchemard is born », entretien avec Jérôme Goude, *Le Matricule des Anges*, n° 82, avril 2007.

stratégies de mimétisme²⁵. Elles sous-estiment les pathologies nouvelles induites par cet état du monde, qui pourraient au contraire déboucher sur une exigence de temps long, un refus du mobilisme généralisé, une recherche des appartenances collectives durables et des ancrages dans une mémoire partagée.

Le risque est donc bien réel, pour une littérature critique à la recherche d'une forme adaptée à l'environnement immédiat, d'un grand acquiescement au monde tel qu'il est dans son état le plus liquide ou le plus gazeux, à ses exigences et à son urgence, bref à ce que Slavoj Žizek décrit comme la « prolifération décentrée de multitudes, de différences non totalisables » que constitue selon lui la « vie mondiale contemporaine » à la « monotonie délétère »²⁶. Le consentement à cette hyperflexibilité, au nom de l'impératif artiste de constante réinvention de soi, de rupture esthétique et de renouvellement des formes, au nom d'un idéal de subjectivation par désidentification permanente²⁷, par déliaison de toutes les appartenances et de toutes les mémoires, aboutit à ce sujet schizoïde, décrit par Dany-Robert Dufour à la suite de Deleuze et Guattari comme « traversé par des investissements variés et fluctuants [...] qui doit savoir sans cesse jongler, changer de formes, d'identités personnelles, d'identités sexuelles et de localisation »²⁸, un sujet « ouvert à tous les branchements marchands et à toutes les fluctuations identitaires »²⁹.

25. Voir Nicolas BOURRIAUD, *Esthétique relationnelle*, Paris, Les Presses du réel, 1998, p. 31 : « les utopies sociales et l'espoir révolutionnaire ont laissé la place à des micro-utopies quotidiennes et à des stratégies mimétiques : toute position critique « directe » de la société est vaine. »

26. Slavoj ŽIZEK, *Bienvenue dans le désert du réel* [2002], Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2007, p. 108.

27. Sur la notion de subjectivation par désidentification, voir Jacques RANCIÈRE, *La Méésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995, en part. p. 60. Le sujet ne peut se constituer sans un écart aux identités que fixe, dans la terminologie de Rancière, la « police », et que défait, inversement, la « politique ». Aux exemples historiques de « désidentification subjectivante » cités par Rancière, on pourrait opposer que l'injonction à la désidentification et l'incitation artiste à « vivre mille vies », comme disait Flaubert, est aujourd'hui l'un des premiers commandements dictés par le Marché, ce qui complique singulièrement la problématique de l'émancipation.

28. Dany-Robert DUFOUR, *Le Divin Marché, la révolution culturelle libérale*, Paris, Denoël, 2007, p.108

29. D.-R. DUFOUR, « À l'heure du capitalisme total : servitude de l'homme libéré », in *Le Monde Diplomatique*, octobre 2003 ; cité par Sonya Florey, *op. cit.*, p.125, qui ajoute que « le sujet se croit libre de tout assujettissement, mais cultive un rapport de soumission au marché ».

Paradoxalement donc, la conception la plus émancipatrice de la subjectivation individuelle portée par l'idéal artistique peut ainsi déboucher sur de nouvelles formes d'assujettissement et d'aliénation. Et dans le même temps, la diffusion de l'idéal artistique moderne de non-appartenance et de mobilité à l'ensemble des champs qui constituent le monde global rend aujourd'hui plus problématique que jamais toute démarche artistique (littéraire, en l'occurrence) à visée satirique. L'idéal avant-gardiste de déterritorialisation esthétique peut-il rester un levier critique efficace dans une situation de déterritorialisation généralisée ? Telle est la question que pose, parmi d'autres, l'écriture de Jean-Charles Massera.